

10 heures et quart.—Je ne suis pas venu là pour y rester comme un rat dans son trou. Je n'aperçois aucune figure humaine sur les deux rives de la Gartempe. Sortons un peu et parcourons nos domaines.

10 heures et demie.—Mon île a cent cinquante pas de long sur quatre-vingts de large. A gauche le terrain se creuse en façon de petite baie ; il s'avance à droite imitant un petit cap. Ce cap n'est autre chose que le *tumulus* du grand chef dont je ne parlerai pas à m'occuper. Je viens de compter dans mon royaume insulaire deux chênes, quatre peupliers, six aulnes, plusieurs noisetiers et quantité d'autres arbustes dont je ne connais pas les noms.

Que vois-je grand Dieu ? Des traces de pas d'hommes ! Quelqu'un est venu récemment ici, car ces empreintes paraissent presque fraîches. Quel est ce *Vendredi* ? J'ai bien fait d'apporter une hache. Je m'en servirai, s'il le faut, pour ma défense.

11 heures.—Maintenant que la surprise du premier moment est passée, il s'agit de m'expliquer la présence de ces traces humaines. Je me trompais en pensant que l'île du Grand-Chef n'était visitée par personne.

11 heures et demie.—En peu de temps j'ai pris sept goujons : une vraie pêche miraculeuse. Il est évident que mon île est très-peu fréquentée et que les poissons qui l'environnent vivent dans l'ignorance de l'homme. Je n'ai jamais pu prendre ailleurs que quatre goujons. Il n'y a pas de fumée qui tienne, je vais faire cuire ma pêche sur les braises chaudes et la manger.

1 heure.—Il me semble apercevoir plusieurs personnes dans la prairie située sur la rive gauche de la Gartempe. Je ne me trompe pas. Je distingue M. Aubrun, Léonard, Léonardou et le vieux garde-champêtre de la commune, le père Marsiquet.

Il est évident que tout le monde s'occupe de moi et est à ma recherche.

2 heures.—La journée est toujours d'une chaleur accablante ; mais le soleil se voile çà et là de quelques petits nuages ; un vent frais commence à souffler. Profitons de ce léger abaissement de température pour jouer de la pioche et de la bêche autour du *tumulus*. Jusqu'à cette heure, j'avoue que le courage m'a manqué, tant il faisait chaud.

4 heures.—La pioche et la bêche de Léonardou sont lourdes pour des bras de treize ans accoutumés à manier la plume. Si j'avais réussi, cette fatigue ne serait rien. Malheureusement l'insuccès a été complet. J'ai creusé et bouleversé tout le prétendu *tumulus* sans y rien rencontrer. Le grand chef gaulois, s'il a jamais existé, n'a pas été enterré là.

7 heures.—Mon Dieu ! Mon Dieu ! que vais-je devenir ? La rivière ne décroît pas, au contraire elle augmente à vue d'œil. Ses flots sont troublés et limoneux comme après plusieurs jours de grandes pluies.

8 heures.—Je ne puis plus me le dissimuler. La rivière a débordé. J'ai sous les yeux une inondation de la Gartempe. Je suis condamné à passer ici la nuit et la journée de demain, peut-être plus longtemps encore, par conséquent à mourir de faim, puisque mes provisions sont épuisées. Fatale curiosité ! Malheu-

reuse désobéissance ! Oh ma pauvre mère ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

8 heures et un quart.—Les éclairs se succèdent avec rapidité, le tonnerre gronde avec fracas ; de grosses gouttes de pluie mêlée de grêlons commencent à tomber. J'arrête ici ce journal commencé dans la joie et que j'achève dans l'angoisse et les larmes. Je vais faire ma prière du soir et me recommander à la miséricorde divine. Elle seule peut me sauver.

—L'orage qui éclata cette nuit est le plus terrible que j'aie vu de ma vie.

Je ne me rends pas encore compte aujourd'hui de la manière dont j'ai pu passer ces heures affreuses. Lorsque le jour parut enfin, mon courage se ranima un peu, j'arborai un signal de détresse au sommet d'un chêne élevé et j'allumai un grand feu pour attirer l'attention des ouvriers qui travaillaient aux champs. Mon attente ne fut pas longue, un paysan aperçut mes signaux et s'approcha assez près de la rive pour que je pusse me faire connaître et demander du secours.

Au bout d'une demi-heure je vis accourir Mr. Aubrun, Léonard, Léonard et Léonardou, ils étaient suivis d'une dizaine de métayers. Pendant qu'on délibérait sur les moyens à prendre pour me délivrer, arriva Pierre Rougier, le fermier qui m'avait conduit à Laforest. Il était monté sur un cheval de forte encolure et suivi d'un magnifique chien de Terre-Neuve.

Rougier, qui n'aimait pas les longues discussions quand il fallait agir, se précipita à l'eau avec son cheval à qui le chien montrait la route. Après une demi-heure de lutttes, Rougier et sa monture s'approchèrent si près de moi qu'il me fut possible, leste comme j'étais, de sauter en croupe derrière le fermier. Le cheval reprit aussitôt, en sens inverse, toujours précédé du chien, le chemin qu'il venait de faire. Il était sur le point d'atteindre la rive, lorsqu'une poutre, emportée par l'inondation, le frappa au poitrail ; il s'effaissa dans l'eau. Je poussai un cri d'angoisse auquel répondit un aboiement. Il me sembla que le chien de Terre-Neuve me saisissait par les cheveux. Puis je ne sentis plus rien...

—Je fus bien étonné en me réveillant à Laforest, dans ma chambre, de trouver à mon chevet le docteur Désourteaux. Il me fallut quelque temps pour me rappeler l'île du Grand-Chef, l'inondation, mes angoisses, mon sauvetage et ses péripéties.

—Mon Dieu ! m'écriai-je à haute voix, je vous remercie de m'avoir sauvé. Je vous promets de ne plus désobéir dorénavant.

—Quel saint vous auriez fait, dit d'un ton bourru le docteur, si vous aviez tenu le quart des promesses que vous avez faites dans votre vie !

Le docteur m'annonça alors d'une voix sèche que ma mère était arrivée à Laforest le jour même où j'étais allé me cacher dans l'île du Grand-Chef. Mon absence l'avait vivement frappée et elle se trouvait en proie à une fièvre ardente. Pendant quinze jours elle resta entre la vie et la mort. Enfin Dieu me la rendit. Peu de jours après nous partîmes pour le Berri. J'étais complètement corrigé. Puisse mon exemple servir !